

philosophie

philosophie

MAGAZINE HORS-SÉRIE

D'AUTRES MONDES
SONT-ILS POSSIBLES ?

KANT ET
LES EXTRATERRESTRES

LA PLACE DE L'HOMME
DANS L'UNIVERS

LE BIG-BANG,
ET AVANT ?

Photographie:
une bulle de savon capturée
par Jason Tozer

LE COSMOS DES PHILOSOPHES

AVEC MICHEL SERRES, ROGER PENROSE, ÉTIENNE KLEIN,
JOHN BAIRD CALLICOTT, JEAN D'ORMESSON, BRUNO LATOUR,
HUBERT REEVES...



CAHIER SPÉCIAL
> LE CIEL, D'ARISTOTE À ARENDT

T 06296 - 9H - F: 7,90 € - RD



France: 7,90 € / Andorre: 7,90 € /
Belgique-Luxembourg-Portugal: 8,90 € / Allemagne: 9,20 € / Suisse: 14,90 FS
Canada: 13,25 \$CAN / COM: 1100 XPF / DOM: 8,90 € / Maroc: 90 DH

LA PLACE DE L'HOMME DANS LE COSMOS

Par **Augustin Berque**
Propos recueillis par Sven Ortoï

COSMOS

MALADE?



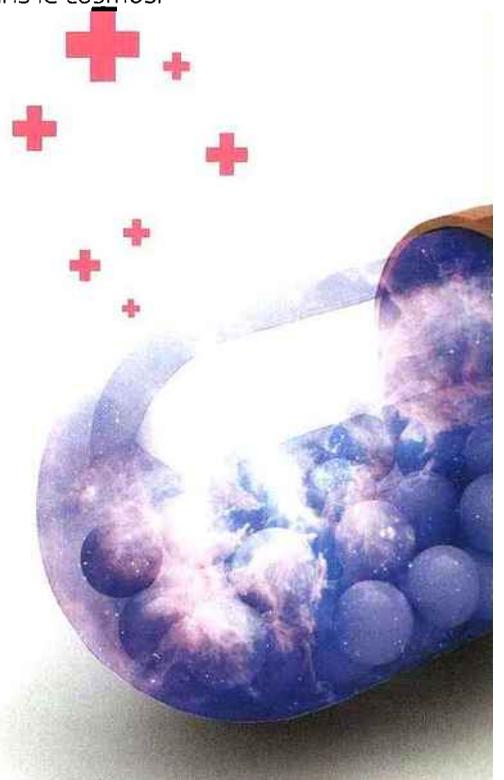
Le réel est-il objectif ? Faut-il l'écrire avec un petit ou un grand « R » ? L'héritage de Descartes est devenu trop lourd, explique Augustin Berque. Nous souffririons aujourd'hui d'une « acosmie », comprenez cette fois d'une incapacité à trouver notre place dans le cosmos.

« Lorsque Platon dit du cosmos, dans le *Timée*, qu'il est "très grand, très bon, très beau et très accompli", il le charge de valeurs humaines. Il pressent par là, symboliquement, que la réalité ne se réduit pas à l'univers neutre des objets physiques. C'est quelque chose de plus, qui émerge avec notre propre existence : moi comme individu, nous comme société, nous comme humains et, au-delà encore, nous comme vivants. Il y a tous ces degrés dans l'élaboration d'un monde. Or le grand problème de la modernité, depuis le paradigme scientifique du *xvii^e* siècle, c'est la tentation de réduire le monde à l'Univers, en faisant abstraction de la cosmicité qu'implique notre existence.

Il faut s'arrêter sur la signification de ce mot, "cosmos". Pour le sens commun, c'est l'espace intersidéral, les ténèbres extérieures où l'être humain n'a pas sa place, même si des cosmonautes s'y aventurent de temps à autre. Ce sens-là, où cosmos est à peu près synonyme d'Univers, est très éloigné de celui qu'avaient *kosmos* en grec et *mundus* en latin. Il exclut le monde humain, et en

particulier le monde intérieur de la subjectivité. Un cosmologue, aujourd'hui, c'est un astrophysicien dont l'objet d'étude n'a rien à voir avec les affaires humaines. Or, tant *kosmos* que *mundus* signifiaient un ordre général où l'être humain et les choses qui l'entourent étaient en correspondance de telle sorte que chaque personne et chaque chose y trouvaient leur place. De ce sens premier dérivèrent deux branches explicitement corrélées : l'une s'appliquant au macrocosme, c'est-à-dire au monde qui nous entoure, l'autre au microcosme, c'est-à-dire à notre corps. La première a engendré le sens actuel de "cosmos". La seconde, qui avait pris le sens de "parure", ne subsiste plus que dans l'étymologie d'un mot tel que "cosmétique" : la correspondance initiale a totalement disparu.

Quand on s'interroge sur le cosmos aujourd'hui, on peut donc distinguer deux points de vue : celui de l'anthropologue, qui va étudier comment telle ou telle culture conçoit l'ordre du monde, son cosmos ; et celui du scientifique, qui construit le monde à partir d'une science physique. Cette cosmologie n'a rien à voir avec notre existence : Descartes énonçait





Géographe et orientaliste, **Augustin Berque** est directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS). Parmi ses livres, *Le Sauvage et l'Artifice Les Japonais devant la nature* (Gallimard, 1986), *Écumène Introduction à l'étude des milieux humains* (Belin, 2000), *Histoire de l'habitat idéal. De l'Orient vers l'Occident* (Le Felin 2010), ou *Milieu et identité humaine. Notes pour un dépassement de la modernité* (Donner lieu, 2010). Il a été, en 2009, le premier Occidental à recevoir le Grand Prix de la culture asiatique de Fukuoka.

Par **Augustin Berque**
Propos recueillis par Sven Ortoli

déjà son principe comme l'exigence de "s'abstraire du sentiment", et on pourrait aller plus loin et lui donner comme principe l'exigence d'abstraire l'existence humaine de la réalité dont on veut traiter.

Le paradigme moderne a donc institué le dualisme sujet-objet : le Réel avec un grand "R", c'est un absolu, un objet qui existe en soi, pur de toute prédication humaine. Symétriquement, la subjectivité du sujet moderne a été absolutisée. Il y a entre ces deux pôles un abîme. Or la réalité est justement dans leur interaction, ce que j'appelle la "trajection". Les choses concrètes sont "trajectives" : entre les deux pôles théoriques du sujet et de l'objet, leur réalité s'instaure de manière contingente et nécessairement historique. Cette trajection est à l'œuvre depuis qu'existe la vie dans la corrélation du vivant et de son milieu. C'est le rapport qui crée la réalité dans l'évolution et dans l'histoire. Celle-ci est donc irréductible à l'identité de l'objet car, dans la trajection, il y a continuellement sortie hors de l'identité. C'est une réalité avec un petit "R", car elle est nécessairement contingente et donc irréductible à ce que le moderne veut en faire, à savoir une alternative entre le hasard et la nécessité. Entre les deux,

dans l'intervalle créatif entre hasard et nécessité, il y a la contingence : c'est là que réside le cosmos, entre les deux pôles théoriques de l'Univers (la pure nécessité) et du chaos (le pur hasard).

Ce développement historique et contingent, que j'appelle, en détournant un concept d'Alfred North Whitehead, "conrescence" – le fait de "croître ensemble" (*cumrescere*) – implique que, dans la réalité, les choses et les êtres sont liés concrètement, car ils ont grandi ensemble depuis que la vie existe. Les choses ne sont donc pas des objets. Elles ne sont même pas réductibles à des objets, car elles se sont formées dans le tissu de corrélations qui a également produit notre propre existence, par un enchaînement qui est toujours présent au fond de notre chair, mais n'a cessé de se déployer depuis le début de la vie dans une ontogenèse de plus en plus élaborée, de plus en plus singulière, jusqu'à culminer, par exemple, dans la conscience individuelle d'un être humain vivant en France en 2011.

La réalité est irréductible à ce que le moderne veut en faire

Ma cosmologie, en tant que géographe, a commencé avec l'idée que le paysage est à la fois empreinte et matrice : empreinte physique de l'action humaine d'une part, matrice phénoménologique de notre sensibilité d'autre part. On trouve déjà chez Platon, dans le *Timée*, une intuition fondamentale à cet égard : l'existant (l'être relatif, la *genesis*) n'a pas seulement un *topos*, un emplacement, il suppose une *chôra*, un milieu. Et Platon va plus loin : la *chôra* est d'un "troisième et autre genre" (*triton allo genos*), qui n'est ni celui de l'"idée" comme être absolu existant indépendamment du temps et de l'espace, ni celui de la *genesis* comme être relatif. La *chôra* permet à l'être relatif d'exister, elle est à la fois matrice et empreinte. C'est une idée qui peut être traduite en termes actuels dans les interactions entre l'organisme et son milieu. L'évolution des espèces se fait dans

cette interrelation : le milieu n'est pas un environnement qui serait un simple donné, un simple univers objectif, il se construit en interrelation avec la construction du sujet au cours de l'histoire naturelle, puis de l'histoire humaine et enfin de l'histoire individuelle. C'est pourquoi la réalité du milieu (ou du monde ambiant, *Umwelt* comme disait le biologiste et philosophe Jakob von Uexküll) est trajective. Mon existence suppose celle de mon milieu, et réciproquement. Il y a bien sûr des problèmes d'échelle ontologique dans le temps et dans l'espace, car la subjectivité (*subjecthood*) d'une espèce vivante n'est pas la subjectivité (*subjectiveness*) de la conscience d'une personne individuelle, mais le principe est le même : qu'il s'agisse du vivant ou de l'humain, il y a "cosuscitation" entre le sujet et son milieu.

Le dualisme moderne exclut cette relation trajective. Réduisant les milieux, qui sont toujours spécifiques, à un environnement universel (*Umggebung* d'Uexküll), il a entraîné ce que j'appelle une "acosmie". Au départ simple postulat nécessaire à la science naissante, cette abstraction s'est progressivement immiscée dans notre réalité jusqu'à s'imposer dans notre quotidien trois siècles après l'établissement de ce paradigme, alors même que celui-ci était contesté dès le *xx^e* siècle par la géométrie non-euclidienne. S'il domine encore notre monde, c'est notamment par le biais de l'économisme mécaniste dont la prétention à être une science exacte, dotée d'un prix Nobel, contredit le principe même de l'économie, puisque celle-ci consiste en principe à gérer la demeure humaine (*oikos*) plutôt qu'une salle des machines. Une véritable économie devrait donc prendre en compte la trajectivité des milieux humains. Au contraire, parce qu'elle veut être une science d'objets, l'économie dérive vers ce que l'historien de l'économie Philip Mirowski appelle, dans son livre *Machine Dreams*, paru en 2001, une "cyborg science" : une science qui prend de plus en plus son inspiration



dans les sciences de l'ingénieur (la thermodynamique, la biologie moléculaire, etc.), prétendant en somme plaquer la géométrie des formes platoniciennes sur le monde sensible.

Les réactions humaines contre ce mécanisme se traduisent souvent par une révolte contre la raison elle-même, par un rejet de la rationalité – qu'on peut lire dans des mouvements comme le New Age. Pour schématiser: matérialisme d'un côté, spiritualisme de l'autre.

L'une comme l'autre de ces deux positions sont outrées, non pertinentes aux milieux humains. Elles en restent au dualisme cartésien: d'un côté la science pure, l'animal machine, et, de l'autre, le sentiment. Cette dualité conduit à l'acosmie, car on ne peut plus faire le lien entre le monde sensible et cette mécanique. C'est par exemple ce qui s'est manifesté au début du quinquennat de Nicolas Sarkozy avec, d'un côté, le Grenelle de l'environnement pour l'écologie et, de l'autre, la commission Attali pour l'économie. Les contradictions évidentes entre ces deux pôles soulignaient l'existence de deux vérités concurrentes: l'une écologique et l'autre économique, qui n'arrivaient pas à se rejoindre. Nous n'avons plus de cosmos pour embrayer ces deux univers. C'est ça, l'acosmie.

D'ailleurs, il suffit pour en observer les effets de revenir aux valeurs humaines fondamentales: le Bien, le Beau, le Vrai. Où sont-elles aujourd'hui? Notre monde contrevient au Bien, puisqu'il va vers

des inégalités toujours plus grandes; il contrevient au Beau, puisque la décomposition des formes urbaines et le mitage des campagnes, dans ce qu'on appelle l'urbain diffus, ne cesse d'enlaidir le paysage; enfin il contrevient au Vrai, puisqu'il n'arrive pas à concilier ses doubles vérités. Nous ne savons plus conjointre le Bien, le Beau et le Vrai parce que nous n'avons plus de cosmos. Pour s'en tenir au Vrai, que s'est arrogé la science, il a lui-même divergé entre ce qui relève des affaires humaines et ce qui relève de la Terre, entre l'économique et l'écologique. Et c'est ainsi que ce monde régi par l'économicisme devient insoutenable.

Surmonter le dualisme sujet-objet

Pour soigner cette acosmie et faire qu'il y ait à nouveau cosmicité, il faut surmonter le dualisme moderne. Il faut réinventer le « troisième genre » de la *chôra*, ce qui est, pour moi, la trajectivité des milieux humains. La science elle-même nous montre le processus de cosuscitation entre le sujet et son milieu, entre le vivant et son *Umwelt*. J'ai été initialement sensibilisé à ce type de problèmes, à la fois ontologiques et cosmologiques, par le biais d'une simple approche géographique. Par exemple, le pétrole n'est pas un objet, mais quelque chose de trajectif: une « ressource », née de la cosuscitation entre ce qui était au départ un donné purement géologique, mais qui est devenu carburant avec l'invention des moteurs à explosion. Il y a bien eu là cosuscitation entre l'humain et son milieu: le pétrole est devenu une ressource qui désormais règne sur notre monde, mais ce devenir (cette *genesis*) a supposé une technologie particulière, création humaine qui n'existait pas il y a deux siècles. Le lien de l'un à l'autre, c'est la contingence

de l'Histoire qui l'a engendré. Cette contingence, ce n'était ni le hasard ni la nécessité, mais le croître-ensemble, la concrescence de la réalité.

Et ce n'est pas seulement l'histoire humaine qui relève de cette concrescence, mais aussi l'histoire naturelle, l'évolution des espèces. À mon sens, l'évolution n'est concevable qu'en termes de rapports triadiques entre la subjectivité du vivant, l'environnement objectif et le milieu qui est propre à telle ou telle espèce, c'est-à-dire créé par cette espèce dans son évolution même. Pour moi, la trajectivité du milieu est ainsi le « troisième genre » qui nous manquait pour saisir la réalité concrète, entre les deux pôles théoriques du sujet et de l'objet. Reste à mieux comprendre cette relation triadique. De ce point de vue, physiiciens comme géographes travaillent sur le même problème: résoudre l'aporie du dualisme, qui a placé le physique pur d'un côté, le *cogito* pur de l'autre, avec entre les deux le néant.

Les embrayer par un tiers terme, ce serait recouvrer notre cosmicité perdue. Cela touche tous les aspects de la pensée et de l'existence. La crise de l'environnement nous révèle que la décosmisation moderne, issue du dualisme, est en train de saper matériellement les fondements terrestres de l'existence humaine. Aujourd'hui, ce n'est donc plus seulement au sens ontologique, mais aussi au sens écologique que, faute de cosmicité, nous avons perdu notre place dans l'ordre général des choses. Quand l'empreinte écologique de l'humanité dans son ensemble dépasse d'un tiers la biocapacité de la Terre, quand, surtout, les sociétés dites « développées » ont un mode de vie dont le maintien à long terme exigerait non pas une, mais cinq ou six planètes, il est clair que l'être humain DOIT, sous peine de mort, se « recosmiser »: retrouver sa juste place dans le cosmos. »



Augustin Berque

« La crise de l'environnement nous révèle que la décosmisation moderne [...] est en train de saper matériellement les fondements terrestres de l'existence humaine »